

## Rencontre, reconnaissance, déni

Edouardo Plaza

Psychologue

**I**ntroduction : La surdité serait l'émergence d'une nouveauté absolue dans la vie des parents. Ceux-ci vont, pendant un certain temps, être confront es à des moments difficiles qui peuvent les entraîner à assumer des attitudes qui iraient à l'encontre des besoins de leur enfant ; ces attitudes seraient la marque du déni. Ailleurs, dans les lieux qui accueillent l'enfant sourd, ces mêmes phénomènes de déni peuvent être mis en évidence dès lors qu'on s'attache à entendre les discours des uns et des autres. J'essaie dans les pages qui vont suivre de vous montrer au travers d'un exemple pris dans l'Histoire des moments de **rencontre**, de **reconnaissance** et de **déni**.

Je voudrais vous parler de ces trois moments dont deux se soldent par des ratages : la rencontre et la reconnaissance. Ce qui aurait pu être un partage, après le temps de la surprise ou de la douleur, devint le temps de puissance pour les uns et de déchet pour les autres. Le déni est un moment singulier, il signe l'instant où les sujets peinent à inscrire une réalité nouvelle, des signifiants nouveaux, dans leur langue, dans l'aire symbolique du langage. Est-il, ce moment de déni, le début d'une déstructuration nécessaire du groupe, du sujet ?

Je vous raconte deux rencontres qui ont lieu en des temps très lointains. Il y a cinq siècles. Deux possibles rencontres qui n'ont été en fin de compte que des temps de révélation. Le déni d'une réalité s'installait et avec lui l'errance des groupes qui le subissaient, sans que jamais leurs efforts pour reprendre une place de sujets soient reconnus.

La « rencontre » est définie comme une circonstance fortuite par laquelle on se trouve dans telle ou telle situation. C'est aussi le fait (1538) pour deux personnes de se trouver en contact d'abord par hasard, puis par extension d'une manière concert e ou prévue. En espagnol, le mot « rencontre » renvoie d'emblée au choc entre deux choses, c'est aussi le coup reçu. C'était le sens de la rencontre au XVI<sup>e</sup> siècle.

La « reconnaissance » c'est l'acte de reconnaître, dit le *Dictionnario des Autoridades*. Cela signifie remerciements pour quelque bénéfice reçu. C'est aussi la soumission, la sujétion. Cette définition est celle que les Espagnols de la découverte emploient sans cesse.

En français, j'ai trouv e une définition qui était davantage en accord avec l'idée que je me faisais de la reconnaissance. C'était un rapport dual, un rapport de parole. Cela évoque l'identification, à propos de laquelle Jacques Lacan disait : « On s'identifie à celui à qui on parle. » Au XVII<sup>e</sup> siècle, la

« reconnaissance » c'est le fait de se reconnaître, de s'identifier mutuellement. Enfin, puisque le fait de s'identifier ne dit rien sur le contenu de cette identification (haineuse ou idéale), il y avait ce que le dictionnaire définit comme une action de reconnaître : accepter d'admettre une chose après l'avoir niée ou en avoir douté.

Le « déni » en psychanalyse étant soumis aux aléas de la traduction de l'allemand au français, on trouve dans la littérature psychanalytique, au moins trois significations. D'abord « déni » en tant qu'action de dénier, à savoir refuser de reconnaître comme vrai (un fait, une chose). Il y a le mot « démenti », c'est l'action de démentir, contredire quelqu'un en prétendant qu'il n'a pas dit la vérité, prétendre quelque chose contraire à la vérité. Enfin, il y a le mot « désaveu », il s'agit d'une parole ou d'un acte par lequel on désavoue ce qu'on a dit ou fait. Le verbe désavouer renvoie à un sujet (au sens d'un sujet du Seigneur) que l'on ne veut pas reconnaître pour sien.

## 1. Rencontres

### a) Première rencontre

Christophe Colomb part le 3 août de Puerto de Palos au Portugal. Le 12 octobre, après deux mois de navigation, il arrive aux Bahamas. Colomb arrive là où il voulait être, aux Indes occidentales, c'est ainsi qu'était nommée l'Asie au XV<sup>e</sup> siècle. Il croyait avoir trouvé la route maritime promise aux rois d'Espagne. Il est mort sans jamais se rendre compte de la portée de son entreprise. Sa rencontre avec les « Indiens », puisque c'est ainsi qu'il les nomma, ne l'étonnait pas ; c'était normal, elle ne pouvait que se produire. Seulement ce nouveau continent n'existait pas dans la cartographie des Espagnols. Il fallait le faire exister, dans la méconnaissance et l'illusion.

Colomb découvre des gens qu'il qualifie de pauvres : « Enfin, ils prenaient et donnaient ce qu'ils avaient, tout, de bonne volonté. Mais il me parut qu'ils étaient dépourvus de tout. Ils n'ont pas d'armes, ils vont tout nus. » La nudité équivalant à pauvreté, il regarde de quoi est faite leur richesse : « J'étais attentif à savoir s'ils avaient de l'or, et j'ai vu que quelques-uns en avaient de petits morceaux autour du cou, par signes (par gestes) j'ai pu comprendre qu'en allant vers le sud, il y avait un roi qui possède de grands vases dans lesquels il y en a beaucoup. » Il est intéressé par l'or ; c'est cela qu'il cherche.

Au fur et à mesure que les jours passent, Colomb découvre une géographie imaginaire, le livre de Marco Polo lui sert à étayer sa reconnaissance des lieux. Il reconnaît un paysage et les êtres qui l'habitent. Il est sûr d'être au bon endroit, si près du but qui lui a été assigné : «[...] ensuite, je partirai contourner cette île pour parler avec ce roi et voir si je peux avoir de l'or et ensuite partir vers une île beaucoup plus grande, que je crois être Cipango (l'actuel Japon) d'après les signes (gestes) que me font les Indiens que j'ai avec moi, ils l'appellent Colba (Cuba)... Plus tard, je suis déterminé à aller à terre

ferme à la cité de Quisay et donner les lettres de vos majestés au grand Khan et attendre la réponse afin de vous la communiquer. ». La nouveauté est atténuée par ces certitudes.

Il considère les habitants des îles comme des déchets, des êtres à la périphérie d'un royaume de richesse où l'or abonderait. Par ailleurs, il cherche à savoir si les hommes qu'ils voient pourraient servir à quelque chose : «[...] ils ne savent pas se battre et sont très lâches, mille d'entre eux ne valent pas trois des nôtres, ils sont aptes à être commandés et à les faire travailler et semer et à leur faire faire tout ce qui est nécessaire et à leur faire construire des villes et à leur enseigner à être habillés et à leur enseigner nos coutumes. ».

La communication humaine entre Colomb et les Indiens est une communication partielle, fortement altérée par l'absence d'une langue commune ou d'un interprète. Il existe chez Colomb une attitude interprétative, qui consiste à bien saisir les informations données par les « Indiens » et à conclure d'après ses désirs (trouver de l'or) : « Par signes (gestes) je leur ai demandé ce qu'étaient ces blessures. ... Ils m'ont fait savoir que des gens venaient d'autres îles, qu'ils voulaient s'emparer d'eux et qu'ils s'en défendaient. » « Je répète ce que j'ai dit plusieurs fois : que Caniba n'est autre chose que le peuple du grand Kahn qui doit être voisin de celui-ci ; ils ont des navires et viennent les capturer, comme ils ne reviennent pas, ils croient qu'ils (les Caniba) les mangent. » Colomb dispose d'une bonne information, mais conclut selon son envie, ou encore selon ce qui lui est moralement inconcevable, à savoir que le cannibalisme peut exister.

## **b) Deuxième rencontre**

Cortès, après avoir été démis de ses responsabilités de capitaine de la flotte pour aborder les côtes mexicaines, continuera son voyage vers les côtes mexicaines. Il ne tiendra pas compte des ordres reçus. Aucune autorisation du roi ne lui permet de prendre possession des terres. C'est pourtant en son nom qu'il entreprendra la conquête. Les Indiens ignorent que Cortès n'est pas autorisé à dire ce qu'il dit, à faire ce qu'il fait.

Cortès possède des interprètes qui connaissent les langues de la région. Ce sont des Espagnols rustres, qui vraisemblablement ne pouvaient pas restituer la langue des Espagnols, ni celle des Indiens de manière aussi riche qu'il le prétend. En tout cas cela permet de donner des messages aux Indiens et de recevoir les leurs. La communication entre Cortès et les Indiens est pourtant presque à sens unique. Toute parole venant des Indiens est considérée comme inconsistante. Cortès s'en méfie.

La demande permanente de Cortès est une demande de soumission à la couronne. Par delà, son but, ce sont les richesses qu'il soupçonne d'exister chez les Nahuas : l'or, les bijoux, les pierres précieuses. A chaque rencontre, les Indiens demandent à Cortès de partir, ils veulent bien lui donner de la

nourriture et des cadeaux. Cortès s'y refuse et leur répond « avec l'aide des interprètes qu'il n'avait pas l'intention de quitter la contrée sans connaître l'état des ressources afin de pouvoir en écrire à vos majestés un rapport exact et détaillé ; qu'il les priaît de ne point s'en offenser et lui permissent d'entrer dans leur village, puisqu'en somme ils étaient vassaux de Vos Altesses royales ».

Ici il y a vraiment parole, il y a communication – il y a des interprètes –, la rencontre est avant tout un acte de désaveu de la parole d'autrui : « Malgré tout il résolut d'aller chez eux [...] A son arrivée il trouva les Indiens en costume de guerre [...] Le capitaine leur fit trois sommations, dont il dressa le *requerimiento* [...] Au débarquement, les Indiens nous blessèrent plusieurs hommes [...] Ils finirent par s'enfuir. Le lendemain les Indiens offrirent à Cortès des bijoux d'or « de peu de valeur » en lui disant qu'ils les lui offraient pour qu'il s'en allât sans leur faire de mal et du dommage. Le capitaine leur répondit que quant au mal et au dommage il ne leur en ferait aucun ; mais quant à quitter le pays ils devaient savoir que dorénavant, ils auraient à se tenir pour maîtres et seigneurs les plus grands princes de la terre, qu'ils en étaient les vassaux et leur devaient obéissance et qu'en le faisant ils obtiendraient de vos Majestés mille faveurs et qu'elles les défendraient contre leurs ennemis. »

Cortès, après des intenses batailles, fera des Tlaxcaltèques les alliés indispensables pour faire le siège de Mexico et le conquérir. Lorsque Cortès apprend l'existence de Tenochtitlan il n'a de cesse de vouloir s'y rendre, là-bas il y a de l'or, des richesses.

Auprès des Tlaxcaltèques, il découvre le côté réel du sacrifice du corps. Il n'y a pas de sacrifice d'un corps symbolique à Dieu. Des corps réels sont donnés à manger, du sang est donné aux dieux : « Ils ont une coutume horrible, abominable, bien digne de châtement et que nous n'avons observée nulle part ailleurs. Ils prennent des jeunes garçons et des jeunes filles, des hommes et des femmes aussi, dont ils ouvrent la poitrine, dont ils arrachent le cœur et les entrailles qu'ils brûlent devant leurs faux dieux. » « Tous les Indiens, avant de rien entreprendre, brûlent dans ces temples de l'encens et offrent leurs personnes même en holocauste – victimes – les uns se coupant la langue, les autres les oreilles, et quelques uns se tailladant le corps à coups de couteau ; le sang qui s'en échappe, ils l'offrent à leurs idoles, le répandant par toutes les parties du temple, le jetant parfois vers le ciel et faisant mille cérémonies : de sorte qu'ils n'entreprennent rien sans faire un sacrifice. »

Cette découverte s'accompagne des mots « horrible, abominable, bien digne de châtement ». S'en suit l'urgence de la conversion et du châtement : « Vos majestés pourraient [...] adresser un rapport afin qu'il [le pape] donne, en toute diligence, des ordres pour la conversion de ces infidèles. Sa Sainteté voulut bien permettre que les méchants et les rebelles fussent premièrement avertis, punis ensuite et châtiés comme ennemis de notre sainte foi. » Outre les sacrifices, Cortès découvre que les Indiens sont sodomites : « et tous pra-

tiquent cette abominable coutume. L'Église catholique connaît vis à vis de l'homosexualité un préjugé séculaire. »

Cortès trouvera cela « horrible, abominable, bien digne de châtement. » Il met leurs dieux sur le versant de l'imposture ; « le mal qu'ils se faisaient en adorant leurs idoles et leurs faux dieux. »

Lorqu'il arrive chez les Nahuas, il est mis, dans un premier temps, en position de héros culturel. Moctezuma – roi, empereur, président de la République, autorité suprême, vous pouvez l'appeler comme vous voulez, pourvu que cela vous évoque le plus haut des dignitaires : autorité civile, militaire et religieuse – lui relate un mythe fondateur. L'intensité du récit – pleurs, tristesse – le reconforte dans sa position de maître : « [...] Il y a bien longtemps que, par tradition, nous avons appris de nos ancêtres que ni moi ni aucun de ceux qui habitent cette contrée n'en sommes les naturels ; nous sommes étrangers et nous sommes venus des pays lointains. Nous savons aussi que ce fut un grand chef qui nous amena dans ce pays, où nous étions tous ses vassaux : il nous retourna dans sa patrie d'où il ne revint que longtemps après, et si longtemps qu'il retrouva ceux qu'il avait laissés derrière lui, mariés avec les femmes de la contrée et vivant en famille dans les nombreux villages qu'ils avaient fondés. Il voulut les amener avec lui mais ils s'y refusèrent et ne voulurent même pas le reconnaître pour leur seigneur. Il repartit. Nous avons toujours cru que ses descendants reviendraient un jour pour conquérir notre pays et faire de nous des sujets ; et d'après la partie du monde d'où vous me dites venir, qui est celle où le soleil se lève, et les choses que vous me contez du grand roi qui vous a envoyé, nous sommes persuadés que c'est lui notre seigneur ; d'autant plus que depuis longtemps il est, dites-vous, au courant de nos affaires. » Cortès en profite pour asseoir son emprise sur Tenochtitlan.

Dans une conception circulaire du temps, ce mythe contient les raisons de la soumission mais aussi celles de la révolte. Le grand chef est venu les rechercher mais il est reparti tout seul. Moctezuma offre son peuple et son pouvoir à Cortès : « Soyez donc certains que nous vous obéirons et que nous vous reconnâtrons au lieu et place du grand roi dont vous parlez », telle est la traduction écrite par Cortès. Cette soumission de Moctezuma ne tient pas à son manque d'information, Moctezuma était un souverain bien informé : « Reposez-vous donc des fatigues du chemin des combats que vous avez livrés. Je sais tout ce qui vous est arrivé. » Tenu par son mode d'approche de la réalité, la nouveauté radicale de l'événement lui échappe.

La parole nouvelle qu'il reçoit est toujours intégrée à un événement attendu : la parole privilégiée par les Nahuas est la parole rituelle, c'est-à-dire réglementée [...] parole mémorisée et donc toujours citée« (T. Todorov). Les savoirs, ce sont des discours appris par cœur, qui couvrent une vaste variété des thèmes (les Huehuetlatolli ou parole des anciens). La parole est une parole venue des temps immémoriaux, mais toujours mise à jour. Ce sont « des paroles figées

dans une société sans écriture : elles matérialisent la mémoire sociale, c'est-à-dire l'ensemble des lois, des normes et des valeurs qui doivent se transmettre d'une génération à l'autre pour assurer l'identité même de cette collectivité ». Moctezuma, sans aucune méfiance, livrait le destin des Nahuas, pourquoi ? Voici les raisons : « L'événement qui arrivait était catalogué, intériorisé et compris dans la mesure où il pouvait s'insérer dans une matrice pré-établie, dans des schémas préexistants. L'assimilation de l'arrivée imprévisible de Cortès au retour attendu de Quetzalcoatl en offre un exemple remarquablement éloquent [...] on croyait que l'univers pouvait toucher à sa fin et recommencer. Ces cycles de cinquante-deux ans se succédaient sans recevoir de nom. »

Moctezuma cherche à savoir si dans les histoires des anciens quelque chose annonçait la venue des Espagnols. Tout est dit et inscrit. Ainsi Cortès est reconnu au registre du punisseur et de la perte de la puissance des élites.

Les prémisses d'une destruction : « A l'intérieur des chapelles ils ont des idoles, comme il y en a du reste au-dehors. Je fis enlever de dessus leurs autels et je fis jeter par les escaliers les plus importantes de leurs idoles, celles en qui ils avaient le plus de foi ; je fis laver ces chapelles qui étaient pleines de sang de leurs sacrifices et je mis à leur place des images de la sainte vierge et d'autres saints, ce qui excita l'indignation de Moctezuma et de son peuple. »

Cortès n'entendait plus les supplications : « on me supplia de ne rien faire [...] la foule se soulèverait contre moi, parce que les Indiens croyaient que ces idoles les comblaient de tous les biens ; que, les laissant profaner, ils encourraient leur colère, n'en recevraient plus rien, qu'elles retireraient les fruits de la terre et que tout le monde mourrait de faim. Je leur fis dire par mes interprètes dans quel profond aveuglement ils étaient au sujet de leurs idoles faites de leurs mains et des choses impures ; ils devaient apprendre qu'il n'y avait qu'un seul Dieu. » Les Nahuas se trouvent face à la terreur dès l'instant où ils voient leurs idoles malmenées. Comme tant d'autres dieux de par le monde, les dieux nahuas étaient censés protéger le groupe. La certitude des Nahuas se vérifiera plus tard, lorsque, assiégés par les Espagnols, abandonnés des dieux, ils mourront à la guerre, de faim, de soif, de maladie.

Une fois dans la ville, s'installe une ambiance de méfiance et de peur chez les Espagnols, ils ne cessent de douter de la bonne foi de Moctezuma. Cortès s'absente de Tenochtitlan et apprend que les gens se sont rebellés. Il y retourne aussitôt et prend Moctezuma en otage. Rien n'y fait, Moctezuma sait que les Nahuas ont un autre chef : « Je suis convaincu que je n'obtiendrai nullement qu'ils cessent la guerre parce qu'ils se sont donné un autre souverain et se promettent de ne laisser vivant aucun de vous. Je crois donc que vous allez tous mourir dans cette capitale », malgré les paroles de Moctezuma qui disait qu'il n'était plus rien, Cortès l'amène à la terrasse pour qu'il essaie d'apaiser les habitants, il mourra atteint de trois flèches et de pierres lancées par la

population contre les Espagnols. Cortès doit fuir Mexico. Défaits, blessés, les Espagnols sont au bord de la mort. Alors que Cortès doutait de la fidélité des Tlaxcaltèques, ceux-ci le recueillent et le soignent, lui et ses hommes. Il retournera, quelque temps après, soutenu par des milliers de guerriers tlaxcaltèques, faire le siège de Mexico.

Fragments d'une guerre : « Nos regards se portèrent à l'instant sur les hauteurs du grand temple d'où s'élevait ce triste fracas et nous aperçûmes nos pauvres camarades qui avaient été enlevés à Cortès pour être conduits au sacrifice [...] tenant des éventails à la main, ils étaient obligés de se livrer à la danse devant « Huchilobos » (Huitzilopochtli). Après cet exercice dérisoire ils étaient enlevés et étendus sur la pierre des sacrifices avec un coutelas en obsidienne, on leur ouvrait la poitrine, et leur cœur était arraché pour être offert tout palpitant aux idoles [...] on prenait ensuite le corps par les pieds et on l'envoyait rouler sur les marches du grand escalier jusqu'en bas [...] des bouchers coupaient les bras et les jambes [...] On mangeait les bras et les jambes, tandis que le cœur et le sang étaient offerts aux idoles. » (Bernard Diaz del Castillo). Les viandes étaient accommodées au chilmole. Ailleurs sévissait la famine. Les Indiens à la périphérie de Mexico avaient abandonné leur nourriture : ils avaient fait des provisions... de maïs et de petits enfants rôtis. »

La guerre habitue les hommes à l'horreur, Cortès n'y échappe pas. Auparavant il trouve l'anthropophagie horrible, mais durant la guerre il tolère les festins des alliés : « [...] cette nuit nos amis firent bombance, car ils enlevèrent par morceaux tous ceux que nous avions tués pour s'en régaler à loisir... »

Les Nahuas subirent quatre-vingt-treize jours de siège. Ils étaient privés d'eau douce et de nourriture. Le dernier chef nahuas avait été capturé le 13 août 1521 : « [...] cette nuit-là, jusqu'à minuit, la pluie, le tonnerre et les éclairs furent plus forts que jamais. Quant on eut pris Gutemuz (Cuauhtemozin), nous tous, les soldats de cette campagne, restâmes assourdis comme des gens qui auraient été longtemps enfermés dans un clocher au milieu d'un continuel carillon et autour desquels on fait subitement le silence (B. D. del C.). L'eau, les édifices et les travaux de défense étaient si remplis de cadavres et de têtes que je ne saurais jamais décrire l'horreur. Nous ne pouvions circuler qu'au milieu des têtes et des gens morts et il en exhalait une telle puanteur qu'il n'y avait pas d'hommes qui pussent la supporter. Les survivants, à la demande de Gutemuz, quittèrent Tenochtitlan pour se réfugier dans les villages aux alentours, pendant trois jours et trois nuits les chaussées furent absolument couvertes d'Indiens, de femmes et d'enfants sortant à la file sans discontinuer, si maigres, si sales, si jaunes, si infects que c'était vraiment pitié de les voir. Cortès « trouva les maisons pleines de cadavres, des pauvres Nahuas qui n'avaient pas la force de sortir, leurs déjections étaient comme une espèce de saleté comparable à ce que rejettent les porcs amaigris qui ne mangent que des herbages. Ils avaient même mangé l'écorce des arbres. Nous ne trouvâmes

pas la moindre trace d'eau douce dans la ville ; toute l'eau était salée. Il est important aussi de faire remarquer que les habitants ne mangèrent point la chair des vrais Nahuas, mais seulement celle de leurs ennemis [...] il n'y eut certainement jamais de par le monde un peuple qui ait eu tant à souffrir de la faim, de la soif et de combats sans trêve ». (B. Diaz del Castillo. *Historia Verdadera*).

La nature, devenue silencieuse, ne portait plus jamais aux oreilles des dieux les demandes d'amour de Nahuas. Le silence... les dieux étaient partis à jamais.

Il convient, maintenant que nous touchons à la fin de cette deuxième rencontre, de se rappeler les mots maintes fois prononcés par Cortès : « Nous ne vous voulons aucun mal. » Reste une question : que vaut-il mieux, une société à sacrifices ou une société à massacres ?

## 2. La reconnaissance

Ni Colomb ni Cortès ne sont en mesure de reconnaître les peuples qu'ils trouvent sur leur chemin. Les Indiens pour Colomb sont des restes, des indices, des prémisses annonçant un riche royaume. Ce n'est pas eux qu'il cherche, il cherche l'or et les Indiens seront occupés à l'extraire.

Au sujet de Cortès, le destin des nobles tlaxcaltèques montre bien qu'ils n'étaient que des alliés occasionnels. Ils apportent à Cortès le nombre de vies nécessaires pour accomplir son dessein de conquête. C'est la ville de Tenochtitlan qui l'intéresse, parce qu'elle signifie la richesse. De même la demande des Nahuas pour qu'il s'en aille, les supplications pour qu'il ne détruise pas les dieux n'y firent rien. Le temps de la reconnaissance fut tout au plus un temps de révélation. Par-delà les hommes, ce fut le désir de l'or et des richesses.

Malgré la défaite, il fallait continuer à vivre. Cortès promettait qu'il ne leur ferait aucun mal, au contraire, que du bien à condition d'être soumis, esclaves, délaissant leur culture. Gruzinski dans une très belle étude montre combien les Nahuas défaits, ensuite d'autres peuples de la région, à la dérive dans leurs modes d'appréhension de la réalité, firent des efforts pour créer (dans le chaos de mort qui les envahissait) des nouvelles expressions culturelles, sociales, familiales, en se servant des éléments d'existence apportés par les colonisateurs et les religieux. Le passage d'une expression pictographique à l'écriture phonétique est un exemple remarquable : les écrivains indigènes se devaient d'ordonner, de conjuguer, d'enchaîner, sans précédent ni guide aucun, l'interprétation de la peinture, le fragment oral, l'anecdote curieuse, le détail étonnant, le témoignage vécu. Les Indiens se plient aux formes qui leur sont étrangères mais ils apprennent aussi à en user à leur profit. La littérature religieuse en nahua, commence à circuler, les Indiens la lisent et la recopient. Le premier concile mexicain s'en inquiète, estimant extrêmement préjudiciable de donner des sermons aux Indiens dans leur langue, à la fois parce qu'ils ne les comprennent pas et parce qu'ils commet-

tent des erreurs et des fautes en les recopiant. L'Église dans les faits se méfie des hérésies.

Privés de peintures, soutien de la mémoire du groupe, les chants et les discours d'autrefois durent coexister avec d'autres compositions inspirées par les évangélistes. Privés de leur environnement imaginaire habituel : les sacrifices, l'organisation familiale. Ils firent toujours un effort pour reconquérir une identité malmenée. Mais les êtres se fatiguent, parce que chaque fois leurs modes d'expression de la réalité ne sont pas conformes. Les cultures deviennent marginales, vouées au regard occidental comme un point exotique, alors que vécues de l'intérieur elle contiennent la cohérence de la vie : une histoire, un présent qui peut être régi par des lois internes du groupe, un avenir toujours possible, jusqu'au jour...

### 3. Le déni

Les Espagnols découvrent un monde nouveau, dont ils n'ont que faire. Ils ne cherchent pas la reconnaissance mutuelle. Mais pouvaient-ils ignorer l'existence, la nouveauté absolue que cet espace et ces vies représentaient. Le déni semble être au premier plan de leur démarche intellectuelle.

Le déni est un mode d'appréhension de la réalité extérieure. Il y a un double mouvement intellectuel, d'une part l'exigence de reconnaître un fait réel comme tel et d'une autre part le maintien d'une vérité personnelle. Freud parle de concomitance, de simultanéité, cela a lieu en même temps. Octave Manonni parle du « je sais bien quand même ». Le je sais est la reconnaissance, le quand même est le désaveu, le démenti, le déni de l'événement.

Deux positions peuvent être maintenues : celle fondée sur le désir et celle fondée sur la réalité. Ces deux attitudes persistent tout au long de la vie sans s'influencer mutuellement. La conséquence d'une telle formulation est claire pour Freud, tous les sujets sont divisés : « de semblables dénis se produisent fréquemment. »

Pour Freud, le Déni est un peu plus mécanisme de défense, il ferait partie d'un mode d'approche de la réalité ; il permettrait au moi « de lutter contre certaines prétentions du monde extérieur ressenties comme pénibles et se sert en pareille occasion du procédé du déni pour supprimer les perceptions qui lui révèlent ces exigences ».

Les Espagnols ne trouvent que des réalités pénibles. Des réalités qui les exposent sans cesse à des signifiants nouveaux, qui les entraînent dans une spirale de significations afin de pouvoir les penser, leur donner du sens. A plusieurs reprises la nouvelle réalité leur est intolérable, les signifiants leur sont intolérables. Colomb et Cortès vont éprouver le besoin de modifier la réalité pour la rendre conforme à leurs désirs, à leurs significations. Colomb altère par des interprétations personnelles les messages qu'il reçoit. La réalité existe selon ses envies. Cortès considère fausses les idoles des Indiens et

impose les siennes : la croix, la vierge. Une telle rencontre avec la nouveauté leur faisait courir le risque de perdre le sens de leur vie, que leur être ne signifie plus rien. Le déni était la solution au maintien d'une complétude idéale, alors que toute leur croyance pouvait s'écrouler. Ce qui apparaissait comme un défaut, hors du champ de leurs connaissances habituelles, était à intégrer dans le cadre des signifiés dans leur langue, c'était un effort immédiat réalisé par les Espagnols. Ces attitudes aboutirent à des conséquences psychiques et sociales terrifiantes chez ceux qui en furent la visée. Freud nous le rappelle : deux attitudes contradictoires se manifestent toujours et toutes les deux, aussi bien la plus faible, celle qui subit l'échec (la réalité des Indiens), que l'autre (le désir des Espagnols), aboutissent à des conséquences psychiques. Freud disait que, quels que soient le choix, le désir ou la réalité, cela produit un reste, une chose qui ne cesse de vouloir se faire reconnaître.

Des siècles après, les conséquences de la première rencontre persistent aux Amériques. Que le déni d'existence d'autrui ait eu lieu très tôt ou quelques siècles après, l'aspiration culturelle à la complétude, idéal narcissique qui permet de garantir l'unité des nations, se fait sentir. La présence des singularités culturelles n'a jamais été un bienfait, mais plutôt une tache. Telle était l'opinion des Chiliens au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Les Indiens des Amériques ont des territoires limités. La bonne trouvaille : leur donner une terre, si petite et dans des conditions d'exploitation des ressources si contraignantes qu'ils se trouvèrent pauvres, très pauvres. Encore aujourd'hui ils se battent pour une reconnaissance, qui sans être pessimiste, n'aura jamais lieu dans les conditions politiques et culturelles qui dominent les nations américaines. Pas de singularité, une même nation, une même langue.

L'histoire des Indiens des Amériques c'est l'histoire de la mort et de l'errance. Les Indiens des Caraïbes furent esclaves, ils auraient pu être de simples déchets, vivant dans la marge de la puissance des maîtres, mais il n'en resta aucun. Ils furent obéissants, ils furent travailleurs, dociles, ils finirent par disparaître. A Saint-Domingue, ils étaient 200 000 au moment de la conquête, en 1548 il n'en restait que 500. Vingt tonnes d'or furent extraites des sables aurifères. Les Indiens de Saint-Domingue laissèrent à peine quelques manifestations de leur vie matérielle, de leurs coutumes, de leurs croyances et de leurs légendes. Mais avant tout ils laissèrent un très douloureux souvenir.

#### **4. Une rencontre, une possible reconnaissance et un possible déni**

Il m'est arrivé de rencontrer d'autres groupes, soumis à des préjugés. Je voudrais raconter les événements de la sorte : il existe deux pays qui permettent aux enfants d'appréhender de manière différente la communication humaine. L'un, c'est un pays assez courant, l'autre, pour un temps inimaginable. Vous comprendrez.

### **Le premier pays**

Un an de la vie est à peu près le temps que le petit humain met pour éveiller ses sens à la communication humaine, à mettre en place les prémisses de l'expression langagière. La mise en place d'une langue nécessite une proximité des parents, un contour de soins aimables, colériques, joyeux, inquiets. Des événements de la vie quotidienne donnent une coloration particulière à la voix, à sa prosodie : s'il est malade les voix tremblotent ou s'inquiètent, c'est l'heure d'aller dormir, une petite chanson, ou pour accompagner un regard une chatouille qui laisse éclater les rires. Dans tous les cas l'entourage ne cesse de parler. Lentement et imperceptiblement l'enfant plonge dans la langue, épanouissant son langage, l'enrichissant de signifiants nouveaux. Que signifient-ils ? Il ne le sait pas encore parce qu'il n'a pas assez d'expérience. La parole qui sort de sa bouche est en place, parce que l'oreille accueille les sons de la vie.

### **Le deuxième pays**

La première année de la vie est, à peu près, le temps que le petit humain met pour éveiller ses sens à la communication humaine. Il arrive que pour des raisons bien réelles, invisibles, incompréhensibles, hors des sens habituels, cet enfant saisisse la parole autrement, au travers de la spatialité singulière, au travers des images, de détails d'images qui mises bout à bout signifient quelque chose. Sensible au rictus des parents, à la tenue de son corps entre leurs bras, à l'intensité de leur regard, aux formes qui l'entourent : visages détendus, souriants, crispés ou tristes. Autant de signes qui lui donnent une perception du dehors. Lentement toute cette gestualité, qu'il apprend à bien saisir, attend de s'intégrer dans une langue, ou à devenir langue. Pour des raisons qui lui échappent, à un certain moment, la continuité attendue entre le prégestuel et la langue gestuelle est interrompue, l'espace est envahi de signifiants nouveaux qu'il n'arrive pas à arrêter pour qu'ils signifient quelque chose. Cette expérience, d'une rupture langagière, plonge l'enfant dans le chaos, un chaos naissant, qui va se répéter plusieurs fois dans sa vie. Ce qui se répète est traumatisant. Le hasard l'amènera à rencontrer Hernan Cortès, qui lui dira qu'il n'est pas là pour lui faire du mal, mais au contraire pour son bien. Il ajoutera : ce n'est pas comme ça qu'il faut vivre. La saisie de la réalité de l'enfant sera souvent soumise à des confusions : « ce que je dis n'est pas bien dit, mais comment bien dire, et ce que je dis n'est pas compris », parce que sa langue fait défaut au plus grand nombre. Il a l'air d'un Indien : « Hug, moi parler langue française comme pouvoir. »

Au-dehors de son monde intellectuel et émotionnel, des gens se sont invités : révélateurs de handicaps, découvreurs des choses inhabituelles. Cet enfant-là il faut le réadapter, le réparer, l'éduquer. Pour rétablir une continuité au chaos naissant vient dans sa vie une langue étrangère. On la dit mater-

nelle parce qu'elle est la langue de sa mère et de son père. Mais il n'y a de langue maternelle que la première, celle qui accueille la pensée et permet de dire le monde. Celle-ci est, quelquefois, abîmée pour un bon moment chez l'enfant sourd.

Il s'ensuit un long chemin pour apprendre la langue étrangère et entre temps le monde interprète : est-il intelligent ? Pourquoi est-il si caractériel ? Ont-ils plus de dysphasies que ceux du pays d'à côté ? On entend : les sourds sont comme ça ! A cette découverte du sourd, le monde qui l'entoure dévoile ses valeurs et a du mal à reconnaître l'enfant sourd comme un autre.

Langue des signes, oui, très tôt. Des voix s'élèvent et répliquent « mais si on donne la langue des signes aux tous petits, ils ne feront plus l'effort pour apprendre le français oral/écrit », « c'est une solution de facilité ! », « ça va les empêcher d'oraliser », « ils deviendront des paresseux », « on empêchera les centres corticaux de l'audition d'être correctement stimulés », « on perdra du temps, » etc. Des peurs, des préjugés, des justifications scientifiques ?

La langue orale/écrite, cette langue étrangère, est nécessaire à l'enfant sourd, parce que sa langue maternelle manque encore d'inscriptions, d'écriture. Il ne peut pas écrire en sourd, il ne peut pas lire en sourd. Je vois moins un décret de normalité à atteindre en apprenant deux langues que la nécessité de vivre dans l'un et l'autre pays.

La violence est un acte qui en tant que tel n'est pas nommé, il faut un tiers pour la dire, en général ceux qui l'exercent et ceux qui la subissent s'habituent, pensent que c'est la vie. J'ai donné l'exemple des violences dont des groupes entiers ont été l'objet. Des voix ont toujours trouvé de bonnes raisons pour la justifier, pour trouver que tout compte fait c'était nécessaire, c'était le prix à payer.

Dans la surdité il arrive que des enfants sourds réussissent là où les entendants attendaient, à savoir : ils oralisent et ont une scolarité « int gr e ». Pour quelques uns qui réussissent beaucoup d'autres restent à l'état de déchets. Cette « réussite sociale » de certains enfants justifierait les maximes sociales : « si les gens le veulent ils le peuvent ; celui-là montre que c'est possible; les autres, s'ils ne se tirent pas d'affaire, c'est qu'ils sont conservateurs. »

Empêcher une langue de se constituer, empêcher une réalité de se construire, même si elle n'est pas donn e par les parents, est une violence. Celui qui la subit, tôt ou tard se manifeste. On fera alors appel au psychothérapeute. On découvre à notre tour des parents épuisés, déprimés. Un enfant en quête d'expression ; si toutefois il n'est pas compl tement abîmé. Des discours normatifs, la culpabilisation des parents émergent au fur et à mesure des entretiens.

Dans le déni, nous avons vu, l'une ou l'autre des positions va dominer. Si la réalité n'a pas son d , le sujet perd du côté de son désir. Si son désir prédomine, c'est la réalité qui perd. Dans la surdité, la réalité c'est l'enfant et son désir qui réclament leur d  de langue.

Les parents doivent régler leur castration avec qui de droit. C'est douloureux d'être parents d'enfant sourd : au départ, peut-être toute la vie. Une maman décrivait une situation de souffrance qui dura vingt-trois ans. Son fils allait se marier, il avait un travail, il fréquentait ses amis « sourds ». « Pourquoi tu étais si chiant » demande-t-elle ? « Parce que je n'arrivais pas à dire ce que je voulais dire. » Il était violent, caractériel, insupportable. Les efforts de réparation de la mère cessèrent le jour où il partit faire sa vie loin enfin de soins auditifs. Assise à côté de moi, la mère d'une fille de seize ans, qui apprend la langue des signes. « Tu vois, me dit-elle, j'aimerais pouvoir connaître un peu son monde. »

Etre parents d'enfant sourd suppose, avant tout, une rupture avec des parcours habituels, une rencontre avec la nouveauté, à laquelle ils n'étaient pas préparés, simplement parce que rien ne prépare à la nouveauté... les êtres sont habitués à vivre avec cinq sens, qu'il n'y en ait que quatre paraît terrible.

Donc mon enfant est un enfant du silence ? L'enfant du silence ? Non, ça serait facile de dire du silence, c'est un mot d'entendant, il suppose que rien ne se passe dans l'âme du sourd, qu'il faut lui apporter des mots, pourtant l'âme est bruyante de représentations de geste. Il fallait le dire dans le langage freudien, qui disait représentation de chose pour l'inconscient, représentation de mot pour la pensée de l'entendant. Eh bien pour le sourd c'est une représentation de gestes, traces de l'image gestuée pour que la pensée soit.

## **Conclure...**

La rencontre, c'est quelque chose qui surgit comme par hasard. La rencontre dont je vous ai parlé, ayez-la à l'esprit, était la rencontre avec le réel, quelque chose qui échappe, une rencontre essentiellement manquée. La rencontre avec autrui fait émerger des signifiants nouveaux. Le sujet cherche immédiatement à leur donner du sens à travers la langue. La rencontre raterait parce que les significations seraient jouées d'avance. Les signifiants nouveaux éveillent l'histoire du groupe, ses connaissances à l'état brut, au niveau du préjugé, de l'a priori. Ils leur font prendre dans la langue flottante, ce qui donnerait du sens à la nouveauté (« C'est comme nos prêtres, disaient les conquistadors, en regardant les officiants des sacrifices. ») La reconnaissance serait alors un simple procédé littéraire, la comparaison figurative : « C'est comme. »

La rencontre est un moment qui change la destinée, elle introduit une nouveauté dont la nature merveilleuse ou terrifiante la basculerait soit du côté de l'idéal - le narcissisme - soit du côté du déni. Le terrifiant serait vécu comme une atteinte à l'intégrité de la réalité des sujets, il leur rappellerait une faille dans leur complétude, une nouveauté qui pourrait faire chuter leur manière de concevoir la réalité. La rencontre est une irruption du hasard.

C'est pourquoi il est important, pour moi, de vous parler de manière très

succincte de la rencontre entre les hommes et de ceux qui, survivant à la rencontre, ont essayé de vivre, de connaître, de savoir, pour être remis chaque fois à la place des déchets, nourrissant encore aujourd'hui l'imaginaire des militants des bonnes causes. Placée comme un rapport dual entre moi et autrui, la question de l'autre est toujours d'actualité surtout lorsque des sujets dont les intérêts divergent réclament leur dû.

La rencontre entre les cultures est toujours possible. Dans l'exemple que j'ai donné, j'ai voulu mettre en lumière que ce sont les hommes qui peuvent la faire échouer. Des rencontres ratées, les Espagnols s'attendaient à trouver des hommes qui leur donneraient ce qu'ils cherchaient : l'or. Les êtres n'étant que des appendices. Il n'y a pas eu de reconnaissance, il n'y a pas eu, malgré la guerre, ou à cause de la guerre, d'identification mutuelle qui aurait abouti à reconnaître autrui, à accepter son existence après l'avoir niée ou en avoir douté. Il y a eu une révélation, une mise en lumière de l'objet désiré, qui était occulté derrière les figures humaines. La révélation de l'existence d'autrui ou d'autres lieux peut servir à accomplir un destin, une idée, un but, mais jamais il n'a été question de ce que l'autre désire : il y a des hommes donc de l'or, il y a des sourds donc...

Dans le déni, autrui est mis de côté, comme un reste (auditif?). Malgré les injonctions au changement, à l'adaptation, à l'apprentissage des mœurs, de la langue, quelque chose d'irréductible pousse à se faire reconnaître, à garder le trait qui rend le sujet toujours singulier. Il utilise bon gré, mal gré ce qui s'offre à lui pour continuer d'exister.